
EXAMEN CRITIQUE
DES DOUBLETS DE M. BRACHET.

M. Brachet a publié en 1868 un *Dictionnaire des doublets*.

La langue du xii^e siècle a déjà le mot *doublet*, dans le sens de *double*, de *faux-brillant*, de *contrepointe*, de *vêtement fourré* ; mais dans l'acception particulière que la philologie lui a donnée, il ne fut employé pour la première fois que vers la fin du xvii^e siècle par Nicolas Catherinot, conseiller au présidial de Bourges, dans un livre intitulé : « Les Doublets de la langue Françoisse. »

Voici comment l'auteur définit le doublet : « j'appelle doublet les diverses traductions du même nom... Il y a d'ordinaire un mot ancien et un mot moderne, un mot aîné et un mot cadet, un bon et un mauvais, un d'usage et un usé et hors de service. »

Il ajoute que la recherche des doublets servira pour entendre les *origines*, les *différences* et les *énergies* des mots et qu'enfin, c'est une *curiosité*. C'est une curiosité, en effet, de voir comment Catherinot trouve ou, pour mieux dire, fait ses *doublets*. Il nous apprend, par exemple, que le latin *arca* a donné au français *arche* et *barque*, *arma* *armes* et *hardes* ; *marmor* *marbre* et *marmot*. Ces dérivations sont étranges et ne donnent pas une haute idée du sens philologique de Catherinot.

Cependant, les doublets ont fait leur chemin. Turgot, Marty-Laveaux, Butet et Egger en ont parlé, et M. Brachet leur a consacré près de quatre-vingts pages.

Comme Catherinot, M. Brachet débute par la définition du mot ; mais il précise davantage. « On appelle doublet, dit-il, les doubles dérivations d'un même mot qui répondent d'ordinaire à deux âges

différents dans l'histoire de notre langue et auxquelles l'usage a attribué, malgré leur communauté d'origine, des sens distincts et spéciaux. » Il en explique ensuite la formation. Les *doublets* ont, d'après lui, trois origines diverses : une origine populaire, une origine savante, et une origine étrangère. Ainsi, *concha* a donné *coche* et *coque* à la langue populaire ; *potionem* a formé *poison* et *potion*, c'est-à-dire un mot populaire et un mot savant ; et d'*adjutantem* sont venus *aidant* et *adjutant* ; mais ce dernier n'est entré dans notre langue que par l'intermédiaire de l'espagnol *ayudante*.

Voilà, en deux mots, la théorie des *doublets*. Elle est claire et simple, et, à première vue, elle semble fondée ; mais que d'objections sérieuses elle soulève, quand on l'examine de près !

M. Brachet a réuni onze cents *doublets*. C'est beaucoup. Il serait trop long de les passer tous en revue ; on en prendra donc seulement trois ou quatre de chaque catégorie, pour les discuter, et cette discussion suffira, on l'espère, pour faire juger de la valeur des autres. *Ab uno disce omnes* est vrai dans plus d'une rencontre.

M. Brachet dit dans la préface de sa *Grammaire historique de la langue française* « qu'on n'arrive à expliquer les mots ou les faits grammaticaux que par leur histoire... Qu'il faut étudier le passé pour mieux comprendre le présent. » C'est fort bien ; mais comme on voit tirer tous les jours d'un fait historique des conclusions différentes, on ne saurait être surpris que l'étude de notre vieille langue conduise quelquefois deux philologues à des résultats tout contraires ; car si Montaigne a raison de dire que « par divers moyens on arrive à pareille fin » on peut soutenir aussi qu'on n'arrive pas toujours à la même fin par les mêmes moyens.

Bien que ce ne soit pas ici le lieu de discuter l'opinion de M. Brachet sur les origines de notre langue, on peut dire toutefois, en passant, qu'elle a singulièrement influé sur sa théorie des *doublets*. On tombe du côté où l'on penche. M. Brachet croyant, de la meilleure foi du monde, que le français n'est que du latin évolué ne voit partout qu'évolutions, et les mots les plus tranquilles, les plus immuables de notre langue, qui sont tels aujourd'hui qu'ils étaient il y a vingt siècles, il les fait évoluer aussi, par habitude. Il avoue toutefois qu'il faut un microscope puissant pour suivre leurs évolutions, leurs mou-

vements divers. Les yeux n'y suffisent pas. « Armé, dit-il, de ce microscope puissant (les règles de dérivation) nous avons pu non seulement constater l'existence d'un nombre de doublets très supérieur à celui qu'avait réuni Catherinot ; mais donner les causes de ce phénomène et en expliquer les origines. »

Voyons ces doublets et occupons-nous d'abord de ceux qui ont une origine savante. C'est, d'ailleurs, l'ordre que suit l'auteur.

I

DOUBLETS D'ORIGINE SAVANTE.

Quoique j'aie déjà touché un mot du sens que M. Brachet attache à cette expression, il n'est pas hors de propos de citer ici ses propres paroles. « Notre idiome, dit-il, renferme deux couches de mots superposées et bien distinctes l'une de l'autre, deux langues, en un mot, d'origine tout-à-fait différente, toutes deux empruntées au latin, l'une par le peuple, l'autre par les savants ; la première, qui est la bonne, et dont la création est antérieure au XII^e siècle, est le produit d'une formation tout irréfléchie et spontanée ; la seconde, qui est de création récente, et remonte en grande partie au XVI^e siècle, est l'œuvre réfléchie des savants qui ont introduit artificiellement dans notre langue les mots latins dont ils avaient besoin ¹. »

Il y a, en effet, dans notre langue, deux couches de mots d'*origine différente* ; mais la première couche, la couche ancienne que M. Brachet appelle *spontanée* ou *populaire* est tout simplement la langue gauloise. Nous l'avons constaté, en ces termes, dans notre *Introduction de l'Origine du Français* : « La langue de Rome ne remplaça point les langues méditerranéennes. Sur le fond national presque intact paraît une couche de latinité qui fait illusion, couche très réelle, mais sans épaisseur, du reste, en partie récente et datant moins de la Rome impériale que du moyen-âge ecclésiastique et latin ². » Notre assertion,

(1) *Grammaire historique*. Introd., page 70.

(2) Page xx.

on le voit, contredit celle de M. Brachet : l'une ou l'autre est fausse. Le seul moyen de connaître la vraie, c'est de consulter notre vieille langue. Elle seule peut trancher nettement la question.

Pour mettre un peu d'ordre et de clarté dans cette étude, nous placerons en tête de chaque article le doublet de M. Brachet que nous voulons discuter.

1. — *Nativus*, naïf — natif.

Dans le système de M. Brachet, *naïf* est un terme populaire formé spontanément de *nativus*, avant le XII^e siècle ; tandis que *natif* est de création récente et l'œuvre réfléchie des savants. Examinons cela.

Une objection fort grave se présente d'abord contre ce doublet : la vieille langue a les deux formes naïf et natif. On trouve dans l'*Istoire du gros roys Loys IV*, (Grand. Cron. de France) : « son chief mist hors par une fenestre et appela les *nais* du pays et leur promist a faire moult de biens s'il luy vouloient faire hommage et lui tenir foy. » La forme *naïs* ou *nays*, qui est de la couche primitive de notre langue, est très ordinaire ; mais on trouve aussi *natif*, *netif* et *nativité*, avant le XV^e siècle. « *D'un cuer natif* », est dans l'*Outré d'amour*, (Ms. de Ste Gen., f^o 31 r^o) et on lit dans *Le Terrier du roi* (Arch. mun. Avallon ii, 1) : « Les habitans sont en la garde *netive* du roi. » Comme on disait *natif* on disait aussi *nativité* : « Je te jure par ma *nativité* et par le ventre de mère. » (Voy. F. Godefroy, dict. de l'anc. lang. franç.)

Naïf et *natif* étaient donc des termes parallèles dans notre vieille langue et s'employaient indifféremment l'un pour l'autre dans certains cas ; mais ils n'ont pas une origine commune. Qui ne voit, d'ailleurs, même sans être grand clerc en étymologie, que *nais* ou *naïs* ne peut pas venir de *nativus*. Ce changement spontané de *nativus* en *naïs* ne se comprend pas, ne s'explique pas. *Nativus* a donné à notre langue *natif* et *native* et rien autre.

Mais d'où vient *naïf* ? Naïf, écrit *nais* et *naïs* dans notre vieille langue, est le grec dorien *nāis*, qui signifie ignorant, simple, naïf. On voit que c'est le même mot dans le grec et le vieux français. L'orthographe même ne diffère pas.

Ce doublet n'en est donc pas un.

Les dix doublets suivants sont aussi sans consistance :

<i>Macula</i> , maille — macule.	<i>Navigare</i> , nager — naviguer.
<i>Magister</i> , maître — magister.	<i>Frictionem</i> , frisson — friction.
<i>Pensum</i> , poids — pensum.	<i>Potionem</i> , poison — potion.
<i>Porticus</i> , porche — portique.	<i>Bitumen</i> , béton — bitume.
<i>Involare</i> , embler — envoler.	<i>Taxare</i> , tâcher — taxer.

Car, comme nous le prouvons dans l'*Origine du français* : *maille*, *maître*, *poids*, *porche*, *embler*, *nager*, *frisson*, *poison*, *béton*, *tâcher* sont des mots d'origine grecque et n'ont rien de commun avec le latin.

Nous terminerons cet article par une remarque importante qui peut s'appliquer aux autres doublets que nous allons discuter.

Pour établir d'une manière sérieuse que *naïf* dérive de *nativus*, M. Brachet aurait dû montrer le travail de transformation de ce mot et le suivre de siècle en siècle, depuis le jour où, se détachant de sa souche latine, il commença son évolution vers le français, jusqu'au moment où il y arriva complètement transfiguré, et certes, il n'aurait pas manqué de faire cette constatation, si notre vieille langue avait gardé quelques vestiges de ce passage laborieux. Il appelle, il est vrai, ces formes anciennes des formes spontanées, pour faire entendre sans doute qu'elles sont sorties toute faites de la bouche du peuple, mais cette explication n'est qu'une pure hypothèse, et si, par impossible, elle était vraie, elle tiendrait du prodige. Comment imaginer que le latin *nativus* soit devenu tout-à-coup *naïf* ou *naïf* dans toute la Gaule? D'après quelle loi tant de peuplades diverses auraient-elles fait subir à *nativus* la même métamorphose? Cette rencontre ne s'explique pas. Il est, au contraire, très naturel que la forme dorienne *nāis* se trouve dans notre vieille langue, puisque la couche primitive du français est toute grecque.

2. — *Articulatum*, articulé — artillé.

Ce doublet, comme le précédent, vient achopper à notre vieille langue qui a *articuler* et *artiller*, c'est-à-dire deux verbes entièrement distincts pour la forme et le sens.

Articuler a, dans le français moderne, comme dans l'ancien, la

même signification que le latin *articulare* dont il est dérivé. Il se trouve aussi dans toutes les langues méditerranéennes.

Artiller, dans notre vieille langue, signifie armer, équiper, fortifier et n'a que ce sens. Il a encore la même acception en espagnol et en portugais.

Mais d'où vient-il ? Ce n'est pas d'*articulare*, assurément, puisque ce mot n'a jamais eu le sens d'armer. Et comment toutes les nations méditerranéennes se seraient-elles rencontrées pour tirer d'un mot latin un sens qu'il n'avait pas ? *Articulare*, d'ailleurs, ne pouvait donner qu'*articuler* ou *articler* et non *artiller*, comme *articulus* a donné au français article et non artille, et à l'espagnol *articulo* et non pas *artillo*. Littré, lui-même, si indulgent à certaines étymologies, ne veut pas qu'*artillé* dérive d'*articulatum*. Il préfère, comme Ménage, le faire descendre d'*artis*. Cette origine, en effet, paraît plus acceptable qu'*articulatum*, quoiqu'elle ne soit pas plus vraie, car la première condition d'une bonne étymologie, le sens, fait ici défaut. Il faut donc chercher ailleurs. Or, notre vieille langue a *artil* dans le sens de trait, de flèche, d'arme qu'on lance ; et c'est d'artil qu'a été formé *artiller* et *artillerie*. Le Sire de Joinville dit dans l'*Histoire de S. Louis* : « Nul ne tiroit d'arc, d'arbalette ou d'autre *artillerie*. » On remarque aussi dans le vieux français que le mot consacré pour exprimer l'armement d'un fort, d'une tour est *artillerie* ou *artillé* ; parce qu'on ne pouvait s'y défendre qu'avec des armes de trait, et on appelait précisément, dans la vieille langue grecque, *artulé* un javelot lancé au moyen d'une courroie. L'*artulé* était comme le *jaculum* des Romains, muni d'un *amentum*. On en voit un modèle dans le *dictionnaire des antiquités romaines et grecques* de Rich. L'*artulé* est donc notre vieux français *artil* ou *artille*, arme qu'on lance sur l'ennemi. Après la découverte des nouveaux engins de guerre on appliqua naturellement les dénominations des armes anciennes aux armes nouvelles qui les remplaçaient. C'est ainsi qu'un tube appelé *fusin*, qui servait à lancer le feu grégeois, donna son nom au *fusil* moderne. L'*n* prit le son de l'*l*, comme dans *orphanus* et *Panormus* qui ont fait *orphelin* et *Palerme*.

Ainsi, ce doublet n'existe pas plus que le premier. Passons à un autre.

3. — *Fabrica*, forge — fabrique.

Avant tout examen et, pour ainsi dire, du premier coup d'œil, le lecteur rejette ce doublet ; il ne peut admettre que *fabrica* soit devenu spontanément *forge*. « Les étymologies de *ben aloi*, avons-nous dit dans l'introduction de *l'Origine du français*, ont toujours un air de famille avec les termes qui en dérivent et laissent voir, de prime abord, les liens de parenté qui les rapprochent et les unissent. » Et Turgot semble être de cet avis quand il écrit : « Il faut rejeter toute étymologie qu'on ne rend vraisemblable qu'à force de suppositions multipliées. » Tel est le cas de cette étymologie. Que de changements ne devrait pas subir *fabrica* pour devenir *forge* ! Voici comment M. Brachet les comprend : « *fabrica* devient *forge* par la contraction régulière de *fabrica* en *fabr'ca*, par le changement de *br* en *ur*, d'où *faurca* ; par le changement de *c* en *g*, d'où *faurga* ; puis *forge* par le changement de *au* en *o*. »

Notre vieille langue ne favorise pas cette dérivation forcée. Elle a *fabrica* et *fabriquer*, *forge* et *forger*. Ces deux termes sont aussi distincts dans les langues sœurs et dans tous les grands patois : l'espagnol a *fabrica* et *forja* ; le portugais *fábrica* et *forja* ; le provençal et le catalan ont *fabrica* et *farga* ; le béarnais *fabrica* et *farga*. L'italien a *fabrica* ; mais n'a ni *forja*, ni *farga* ; le piémontais cependant a *forgia*.

Quant à l'origine de *forge*, autrefois *forja* ou *farga*, c'est l'éolien *fargon*, travail de forge. Ce mot se trouve dans Henri Estienne, sous la rubrique *ergon*, à la colonne 1980, D.

Dans notre vieille langue *a* prenait souvent le son de *au*, et *au* s'écrivait aussi *o*. Ainsi, on disait *Afrique*, *Aufrique*, *Ofrique* ; *aqueton*, *auqueton*, *oqueton*, etc. — On a prononcé de même *farga*, *faurga*, *forja* et *forja*. Cette explication, on le voit, ne laisse rien subsister du doublet formé de *fabrica*.

Il serait oiseux de poursuivre encore cette démonstration, les autres doublets d'origine savante n'offrant à la critique ni plus de résistance ni plus de réalité que ceux qu'on vient d'examiner. Passons aux doublets d'origine populaire.

II

DOUBLETS D'ORIGINE POPULAIRE.

Que faut-il entendre par doublets d'origine populaire ? « Ils sont, dit M. Brachet, ou les débris des anciens dialectes de notre langue, ou les restes de l'ancienne déclinaison française, ou le produit d'une confusion grammaticale, ou le résultat d'une formation inconnue. » Il y a donc comme quatre catégories de doublets d'origine populaire. Pour ne pas trop nous attarder, nous ne ferons la critique que d'un seul doublet de chaque espèce.

1. — DÉBRIS DU DIALECTE PICARD.

Concha, coche — coque.

Il est surprenant que M. Brachet n'ait pas vu qu'il y avait là trois mots entièrement distincts, n'ayant entre eux aucun rapport ni de sens ni d'origine.

Concha, qui est le même mot dans le dialecte dorien, signifie conque, c'est-à-dire coquille recourbée.

Coche a le sens de voiture et de bateau, et il vient du grec dorien *cocos*, coche, voiture, qui est le même mot que *ocos*. Les Grecs disaient, pour voiturier, *oqueo* et *coqueo* ; c'est de là aussi que vient *cocher*.

Quant à *coque*, c'est le grec *coccus* qui signifie coque. Ces origines sont incontestables. On fera remarquer aussi que *conque*, *coche* et *coque* sont dans notre vieille langue.

Le patois picard qu'invoque M. Brachet n'a donc rien à voir ici.

2. — RESTES DE L'ANCIENNE DÉCLINAISON FRANÇAISE.

Senior, sire. — *Seniorem*, seigneur.

Seigneur vient de *senior*, c'est évident ; mais il est non moins évident que *sire* n'en vient pas.

M. Brachet et tous les linguistes de son école enseignent que *sire* est le nominatif *senior*, tandis que *seigneur* est l'accusatif *seniorem*,

et que dans le vieux français *sire* était sujet et *seigneur* régime, mais les cas, dans notre vieille langue, ne sont qu'un mythe. D'ailleurs, dans les vers 3056 et 3470 de la chanson de Roland :

« Le Seigneur d'els apellent il Oedun. »
« Richart le viell, le *seigneur* des Normans. »

Seigneur est sujet.

Seigneur et *sire* s'emploient aussi l'un pour l'autre au vocatif.

Nous avons dit que *sire* ne dérivait pas de *senior*. Il n'y a, en effet, aucune règle, aucune loi étymologique qui laisse croire qu'un changement si notable se soit opéré dans *senior*. On ne voit, au reste, dans notre vieille langue aucune trace de cette dérivation, et *Sire* y apparaît dès le XI^e siècle. Mais d'où vient-il ? C'est tout simplement le grec *cur* ou *curios*, forme corrompue de *curios*, qu'on devrait écrire *cyre*. Henri Estienne n'a pas manqué de relever cette étymologie, sous la rubrique *curios*. On voit dans ce savant article qu'on appelait les empereurs de Constantinople *cyres rois*. C'était le titre propre de l'autorité suprême ; on l'appliquait aussi à Dieu. M. de Bismark s'est servi, on le sait, du mot *sire*, en écrivant au Pape, l'année dernière. Il ne pouvait employer un terme plus grand ni plus noble que celui-là.

3. — CONFUSIONS GRAMMATICALES

Exmota, émue — émeute.

Il n'est nullement certain qu'*exmota* ait formé émue ; mais nous ne voulons pas discuter maintenant ce point. Il suffira de prouver, pour détruire ce doublet, qu'*émeute* n'a rien de commun avec *exmota*.

Emeute est le grec *muthos* qui signifie précisément émeute, et notre vieille langue employait la forme grecque, car elle disait *mute*. Ce n'est que fort tard qu'on a ajouté un *e* à *mute* et qu'on a dit émeute. La Fontaine s'en est servi :

Mars autrefois mit tout l'air en émue ;
Certain sujet fit naître la dispute.

Ménage, le premier, avait eu l'idée de tirer *émeute* d'*exmota*. M. Brachet a pris son étymologie.

4. — FORMATIONS INCONNUES.

Ille, il — *le*.

On ne comprend guère que M. Brachet essaie de tirer du pronom démonstratif *ille* le pronom personnel *il* et l'article masculin *le*. Il semble déjà téméraire de changer, de son autorité privée, un pronom démonstratif en pronom personnel ; mais trouver encore un article dans ce même pronom, cela passe. Le latin n'avait pas d'article, il ne pouvait en donner au français.

De fait, *ille* n'a donné au français ni *il* ni *le*. *Il*, qui est *i* dans notre vieille langue, ainsi que dans le Berry, le Wallon et dans d'autres patois, est le pronom grec *i*, terme antique dont font mention Arca dius, Appolonius et Denys de Thrace. Ce mot étant monosyllabique et facile à prononcer est arrivé intact jusqu'à nous.

Quant à l'article *le*, il est inadmissible qu'on puisse le tirer de *ille*, comme on vient de le dire. Littré l'admet pourtant, mais il fait une réflexion qui semble indiquer un doute. « Il est singulier, dit-il, qu'*ille* ait laissé tomber la syllabe accentuée pour ne garder que celle qui ne l'était pas. »

Ille n'est pour rien dans notre article. L'article des langues méditerranéennes est l'article dorien *o*, *a* dont l'aspiration a été adoucie par le son de *l'* ; *lo*, *la*. — Le portugais a même conservé l'article antique, sans aucun changement ; car il a : *o*, *a*. Notre vieux français, l'espagnol, l'italien et le provençal ont *lo*, *la*, c'est-à-dire le grec *o*, *a* avec l'adjonction de *l'*. J'ai montré dans l'*Origine du français* que l'accent antique était souvent remplacé par une consonne dans les langues modernes.

Nous examinerons encore dans cette catégorie, le doublet suivant, à cause de son étrangeté.

5. — *Aquarium*, évier — aiguière.

D'abord, on ne voit pas pourquoi M. Brachet place ce doublet sous la rubrique : *formations inconnues*, puisque, à la page 3, il dérive évier d'*aquarium*, et que *aiguièr* ou *aiguièr*, ancienne forme d'aiguière,

est le même mot qu'évier. Il n'y a donc là rien d'inconnu, au point de vue de M. Brachet. Mais dans la réalité des choses, *evier* ou *equier* ne vient pas d'*aquarium*; *aquarium* a donné à notre vieille langue *aquarie*, le mois du verseau, et *aquaire*, qui en est l'adjectif; mais non pas évier, car le *q* ne se change pas en *v*. Littré, fort embarrassé pour expliquer ce changement de lettres, termine ainsi son article étymologique du mot eau: « Il n'y a pas d'autre étymologie à chercher que le latin *aqua*, qui a donné régulièrement *eve* ou *ewe*, comme *equa*, cavale, avait donné *ive* ou *iwe*. » Il y aurait là, en effet, un appui pour cette étymologie, s'il était vrai que *ive* fût un dérivé de *equa*; mais, malheureusement pour Littré, *ive*, n'est que le grec *ippos*, cavale, qui a formé *ive* comme *ripa*, *rive* et *episcopos*, évêque.

Quelle est donc l'origine de *eve*? *Eve*, qu'on écrivait aussi *aive* et *aigue*, est le grec *aiga*, eau courante, terme antique, qui nous a été conservé par Artémidore et qui se trouve dans toutes les langues méditerranéennes. Le vieux français a *aigue*; l'ancien italien *aiga*; le catalan *ayga*; le provençal *aiga*; le béarnais *aïga*. On rencontre aussi ce mot dans une foule de noms de lieux, comme Aigues-Mortes, Mortaigue, Longuaigue, Entraygues, Aigas-Bounas, Aigas-Caiitas.

Le changement de la lettre *g* en *v* était très ordinaire dans notre vieille langue. On disait, suivant les dialectes, *varde* ou *garde*, *varance* ou *garance*, *varennas* ou *garennas*; *wisarme* ou *guisarme*, *woupil* ou *goupil*, etc., etc... Ainsi, *aivier* ou *évier* est la même chose qu'*aiguiier*, et, par conséquent, le second n'est ni moins connu, ni moins spontané, ni moins populaire que le premier. On peut voir dans le dictionnaire de l'ancienne langue française de F. Godefroy, sous la rubrique *aigue* et *aiguiier*, plusieurs exemples de ces deux formes. Dans certaines parties du Poitou on dit encore aujourd'hui *aivier* pour irriguer, et dans d'autres *aiguer*. Enfin, il y avait autrefois à Saintes une porte *Ayguiere* et à Rennes une porte *Aiviere*.

Jusqu'ici, M. Brachet ne semble pas avoir prouvé l'existence des doublets sortis de notre propre langue. Voyons s'il est plus heureux dans ceux qu'il croit pouvoir tirer des langues étrangères.

III

DOUBLETS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE.

« L'italien, l'espagnol et l'anglais, dit-il, ont fourni à notre langue un assez grand nombre de doublets. » Plus loin, il ajoute : « On sait combien fut énergique la trace laissée au xvi^e siècle sur notre idiome, par la langue italienne. Les nombreuses expéditions de la France au delà des monts..... avaient rendu l'italien très familier en France. Il en résulta dans notre langue l'introduction de quelques centaines de mots purement italiens. »

Ces mots, d'après lui, auraient formé des doublets avec d'autres mots qui étaient déjà dans notre langue et qui ont même radical. Voici deux ou trois de ces doublets :

1. — ORIGINE ITALIENNE.

Bandaria, bannière — bandière.

M. Brachet prend *bandaria* dans le latin du moyen-âge, et c'est *bandaria* qui aurait donné bannière à notre vieux français et *banderia* aux Italiens, qui nous l'auraient donné à leur tour, au xvi^e siècle, et nous en aurions fait bandière. Tout cela serait fort bien, si c'était prouvé. Mais on ne pourrait le prouver ; puisque bannière et bandière apparaissent dans notre langue, dès le xi^e siècle.

Voici l'origine de bandière. Suidas nous apprend que les Romains appelaient l'étendard *bandum*.

« *Bandum Romani vexillum bellicum appellant.* »

Ce mot, qui n'a pas été conservé par les auteurs latins, devait être seulement dans la langue populaire, ou bien il a été emprunté aux idiomes méditerranéens. Quoi qu'il en soit, le latin du moyen-âge *bandaria* a été formé de *bandum*, ainsi que bande, bandon, bandière, bandit, etc. Les Français n'avaient donc pas à prendre bandière aux Italiens, puisque ce mot est du fond de leur langue. Ainsi, ce doublet ne tient pas. Voyons le suivant.

2. — *Fuga*, fuie — fugue.

Fuie signifie colombier et *fugue* fuite, ils ne peuvent donc pas avoir une origine commune. Il semble que cela tombe sous le sens.

En effet, *fuie*, qui est dans notre vieille langue, n'est autre chose que l'antique forme *fuei* du grec *fué*, qui a le sens de génération, de famille. La *fuie* des pigeons signifie donc proprement l'endroit où ils sont engendrés, où ils vivent en famille.

Mais le doublet de M. Brachet pêche en un autre point. *Fugue*, qu'il fait venir de l'italien au xvi^e siècle, se trouve dans notre vieille langue, témoin ce passage de la chronique de Robert Wiscard, cité par F. Godefroy : « Li Sarrazin getaient li arme, et par *fugue* cerchaient de eschaper à la mort. »

3. — *Bilancem*, balance — bilan.

Balance ne dérive pas de *bilancem*. Le vieux français a *balance* ; l'espagnol *balanza* ; le portugais et tous nos grands patois ont *balança* ; seule, la langue italienne a *bilancia*. Ce n'est donc pas du latin, nous le répétons, que dérive *balance*, quoique *bilancia* en dérive peut-être. D'ailleurs, *balance* se disait en latin *trutina*, c'était le mot vulgaire, usuel ; tandis que *bilanx* ne paraît qu'au v^e siècle, dans le grammairien Capella. Si les peuples méditerranéens avaient donc emprunté aux Romains le nom de la *balance*, ils auraient pris naturellement *trutina*, c'est-à-dire le terme qui était en usage.

Balance est le grec *balantion* qui signifie balance, et il est formé de *ballo* qui a le sens de se *balancer*, de *danser*, dans l'une de ses acceptions. Il n'y a donc pas encore là de doublet.

Nous nous arrêterons ici, pour les doublets d'origine italienne.

4. — ORIGINE ESPAGNOLE.

M. Brachet pense que l'invasion de la langue espagnole en France, depuis le temps de Henri III jusqu'à la mort de Louis XIII, laissa sur notre idiome, comme la langue italienne, une forte empreinte. Nous aurions, de ce chef, une vingtaine de doublets.

Nous n'en citerons qu'un seul, et, après examen, on verra que ce n'est qu'un prétendu doublet.

Adjutantem, aidant — adjudant.

M. Brachet se trompe en dérivant *aidant* du latin *adjutantem*. *Adjutantem* donne *adjudant* ; mais pour devenir *aidant*, il devrait perdre la syllabe longue *ju*, et cela est contraire aux règles.

Le verbe *aider* ou *aidier* de notre vieille langue est le grec *aido*, primitif d'*aideomai*, qui signifie aider.

M. Brachet se trompe encore lorsqu'il dit qu'*adjudant* dérive de *adjutantem* par l'intermédiaire de l'espagnol *ayudante* ; car *adjuder* est dans notre ancienne langue, avant le xv^e siècle, et il se trouve aussi dans nos grands patois. Dans le Béarn, par exemple, on a *aïda* et *adjuda*, c'est-à-dire deux formes parallèles. La forme *adjuda* se trouve dans le cantique entonné par Jeanne d'Albret, quand elle accouchait d'Henri IV.

« Nouste-Dame deü cap deü poun,
« Adjudat-mé à d'aquest'hore. »

5. — ORIGINE ANGLAISE.

Mensa, mense — mess.

Encore ici, malgré les apparences, M. Brachet n'arrive pas à faire son doublet. *Mensa* a formé *mense*, c'est évident ; c'est le même mot, sauf l'e final. Mais *mensa*, comment est-il devenu *mess* ? M. Brachet aurait dû nous l'apprendre. Cette explication, qu'il ne donne pas, nous la trouvons dans Varro et dans Charisius. Ces deux auteurs nous apprennent qu'on écrivait et qu'on prononçait *mensa* et *mesa* ; Charisius dit même que de son temps, c'est-à-dire au iv^e siècle de l'ère chrétienne, *mesa* était la forme usuelle. Or, *mesa*, on le voit, donne *mes*, par la chute ordinaire de l'a final ; mais il faut lever encore une dernière difficulté. Comment *mensa* ou *mesa* a-t-il pris le sens de mets, de repas ? On trouve dans les fragments de Festus (p. 6) publiés par Egger, un passage qui nous apprend qu'il y avait dans les temples anciens des tables qui remplissaient l'office d'autels, et qui étaient sacrées comme ces autels. Ces tables appelées dans l'antiquité *mesæ* étaient synonymes de sacrifices et signifiaient aussi le repas sacré

qu'on avait coutume de faire à la suite de l'oblation des victimes. Les premiers chrétiens, qui empruntèrent au culte païen une foule de choses, lui prirent encore le nom vulgaire du sacrifice, c'est-à-dire *mesa*, qu'on prononçait aussi *misa*. Festus dit que les anciens employaient l'*e* ou l'*i* indifféremment. Ainsi, mensa, autrefois mesa, a donné au français *mense*, *messe*, *mess*, *mets*. Notre langue n'a donc pas eu besoin d'emprunter *mess* aux anglais, puisque nous l'avons dans notre vieux français. C'est nous, au contraire, qui l'avons porté en Angleterre, à l'époque de la conquête normande.

A propos de ce doublet nous en relèverons deux autres, en passant :

1^o M. Brachet dérive *messe* du participe *missa* ; mais il n'y a aucun rapport entre ces deux mots. On vient de voir quelle est l'origine de *messe* ;

2^o Il dérive encore, dans un autre doublet, *mets* du participe *missum*, prenant une étymologie de Ménage, et il l'explique ainsi : « Ce que l'on sert, ce que l'on *envoie*. » Or, *mets* n'est que la vieille forme de mensa, c'est-à-dire mesa ou mes, par la chute de l'a final ; *repas*, *mets*, comme on l'a remarqué plus haut.

6. — ORIGINE GERMANIQUE.

M. Brachet donne, enfin, quelques doublets d'origine germanique. Nous en examinerons seulement deux.

7. — *Nyck*, niche — nique.

On ne voit pas pourquoi nous aurions emprunté aux Germains *niche* et *nique*, puisque nous avons ces deux formes dans notre langue du XII^e siècle. *Niche*, au reste, remonte bien haut, car, au VIII^e chant de l'Odyssée, vers 75^e, il est question des *niches* que se faisaient Ulysse et Achille, fils de Pélée. Niche, en grec *néicos* ou *nicos*, n'est donc pas germanique, il est du fond de notre langue et d'origine grecque, comme la majeure partie des mots de notre vieux français.

Nous ferons remarquer ici que notre vieux verbe *niquer*, signifiant frapper, n'a pas de parenté avec *niche* ou *nique*. Niquer, en effet, est formé du parfait dorien *nicha*, de *nusso*, qui a le sens de frapper, dans l'une de ces acceptions.

Le doublet suivant n'est pas plus germanique que celui-là :

8. — *Waron*, garenne — varenne.

Tout dans ce doublet conspire contre M. Brachet. *Garenne* et *varenne* ne sont qu'un seul et même mot, et du fond même de notre langue. On peut voir, dans le dictionnaire de l'ancienne langue de F. Godefroy, une foule d'exemples qui attestent que varenne ou garenne était en usage, dès le XII^e siècle ; et l'origine n'en est pas germanique. M. Brachet veut que garenne dérive de *waron*, défendre. Mais quel rapport y a-t-il entre l'allemand *waron*, défendre, et *garenne*, qui signifie terre sablonneuse ? Voici la vraie origine de ce mot : *Harena*, qui est la même chose que *garena*, est l'antique orthographe de *arena*, sable, terre aride. *Harena* se trouvait dans Varron ; il est cité dans les *Commentaires de Virgile* par Servius, au vers 172^e du 1^{er} chant de l'Énéide.

Les garennes sont d'ordinaire dans des terrains légers et à fond de sable, ce qui explique à merveille l'étymologie. Dans la Saintonge, on appelle *varenne* les terres sablonneuses. La Varenne, près Paris, sur le bord de la Marne, tire aussi de là son nom. Une petite garenne se disait garenelle, et c'est de ce mot que vient le nom du quartier de Grenelle.

Comme les seigneurs se réservaient le droit de chasse dans les garennes, et qu'il était défendu aux vilains d'y poursuivre le gibier, *garenne* prit aussi le sens de défense, d'endroit réservé ; mais, nous le répétons, la signification propre de ce mot est sable, terre sablonneuse et non pas défense, comme le disent à tort Brachet, Scheler et Littré.

Avant de terminer nous pouvons tomber d'accord sur un point avec M. Brachet. Il dit que de *cancer* dérivent chancre et cancer ; de *chorus* chœur et chorus ; de *decorum* décor et decorum ; de papyrus papier et papyrus ; de *angelus* ange et angelus. Il a parfaitement raison et même trop raison, car on peut se demander si ce sont là des doublets, comme il les a définis. Est-il permis de dire que *cancer* dérive de *cancer*, *chorus* de *chorus* et ainsi des autres ? Ce sont les mêmes mots. Où est la dérivation ? Où est le doublet ? Certains termes, si ordinaire qu'en soit l'usage, restent toujours latins, tels *chorus*, *angelus*. Ils ne

sauraient, avec cette figure romaine, obtenir l'estampille de la langue française, ni partant créer des formes doubles. Cette catégorie de doublets n'a donc rien de sérieux.

Nous arrêterons ici cette étude : plus prolongée, elle deviendrait fastidieuse par la répétition des mêmes arguments, et, surtout, inutile. En effet, si le lecteur, malgré nos raisons, avait encore foi aux doublets, deux cents pages de réfutation de plus ne l'ébranleraient pas. Son siège serait fait.

Nous concluons donc que le français n'a pas plus de doublets, à proprement parler, que l'espagnol, l'italien ou le portugais. Les formes qu'on appelle populaires ou spontanées sont de la couche antique de notre langue qui n'a rien de latin, ou bien des formes dialectales particulières, comme on en trouve dans tous les idiomes.

ESPAGNOLLE.